

10 février 2019

La nuit, beaucoup

Il faisait froid dehors alors nous sommes entrés les uns après les autres l'ouverture était mince mais suffisante et l'air sifflait tout autour il s'agissait de nous protéger du gel qui pénètre les os de la neige qui tombait déjà qui tombera les jours prochains comme chaque fois comme chaque année il s'agissait simplement de ça mettre à l'abri les plus jeunes les plus faibles les plus vieux ceux qui étaient épuisés les blessés et tout le reste du groupe nous étions devant et autour et sur les flancs en bordure nous étions aux marges et à l'avancée aux arrières et sur nos gardes il fallait se relayer les premiers étaient venus en éclaireurs ils avaient réussi franchi l'ouverture avec précaution c'était la première fois qu'ils se frayaient un chemin jusqu'ici les occupants d'avant semblaient s'être évanouis il n'en restait rien aucun signe aucune présence même leur odeur avait disparu alors les nôtres s'étaient aventurés ils avaient exploré ils avaient évalué consigné et ils avaient raconté nous les avions écoutés nous avions pesé le pour et le contre et le geste et ses conséquences et le prix toujours le prix à payer pour arriver jusqu'ici puis nous avons décidé il s'agissait de trouver un refuge pour sauver pour survivre il s'agissait de chacun et de l'ensemble il s'agissait d'agir d'avancer de se prémunir de se mettre en route et de révéler un abri alors nous l'avons fait nous étions partis

*

La consistance est curieuse, ces graviers qui roulent sous mes pas, ne sont ni de roche ni de rivière. Au cœur de la cour il y a une galerie. Le rythme des colonnes qui s'enchainent me plait. Accélérer ou ralentir. Faire demi-tour, contourner l'une et dépasser l'autre sous ce ciel de pierre, sous les voutes aux branches qui se rejoignent. Je me suis amusé un moment avant de franchir la brèche. J'étais étonné de passer du froid à la douceur de l'air, protégé de l'hiver. Ici, tout se transforme, c'est plus étrange encore, lisse, rectiligne et glissant. Les formes les parois les ouvertures, tout s'agence en de grandes clairières qui s'alignent et se suivent. L'ombre et la lumière se succèdent. Ici, le vent s'essouffle et se perd à mesure il s'oublie il faiblit il disparaît et je débouche sur cet espace aux multiples fragments de couleurs. C'est curieux mais l'éclat du jour semble ricocher sur chacune d'elle avec joie. Je crois que j'aime cet endroit.

*



Je ne les regarde qu'à peine. Leurs mouvements. Les bruits qu'ils font parfois. Leurs trajectoires désordonnées. Je n'ai rien à craindre. Je suis hors de portée. Je somnole et j'attends. Je patiente. J'attends de manger. Plus tard quand il sera temps. Patienter. Attendre. Manger. Lentement se préparer.

*

C'est une aubaine cette source continue, c'est une chance et une joie l'eau qui dévale. Marche après marche elle rebondit elle s'écoule et le mince filet s'accumule tout en bas. L'étendue d'eau s'est élargie et creusée, le fond s'est affaissé et les bords s'encombrent de tout ce que ramène la pluie. Les insectes sont venus en premier, après la poussière, les détritiques, les feuilles mortes et les éclats de bois vermoulus.

*

C'est parfait. On s'est installé. On est bien. Il fait chaud. C'est parfait. De l'autre côté. Le panneau de bois. Peu de soleil. Chauffe. La paroi. C'est bien. Toute la journée. On est très bien. C'est chaud. Les fibres et les brindilles. Elles ne manquent pas. Il y en a. Il y en a tellement. C'est bien. La réserve est là. Inépuisable. Il y a de quoi. S'installer bien. La nourriture. On trouve. On en trouve. On est bien. C'est parfait. Attention. Les prédateurs. Mais l'abri. La fuite. Les passages. Les recoins. C'est bon. Le groupe. On est nombreux. Cachés. Il fait chaud. C'est parfait. On va continuer. C'est très bien. On est plein. Ça va aller. Continuer. Comme ça.

*

Nous étions partis et nous étions enfin arrivés il y a bien sûr il y a ceux qu'on a laissé et ceux qui n'ont pas pu tous ceux qui sont restés ceux qui en chemin ont abandonné que nous avons de fait abandonnés ceux qui sont morts sur ce chemin qui est une épreuve qui est chaque fois une épreuve les plus faibles les plus fragiles les plus petits à travers les nuits glacées les dangers et le manque chaque jour le manque l'absurdité des obstacles dressés devant nous de journées en journées du crépuscule à la nuit tombée il s'agissait d'avancer malgré le froid qui augmentait malgré les difficultés les interdictions malgré tout nous avançons puisqu'il le fallait puisqu'on ne pouvait plus l'éviter plus faire marche arrière ni rester ni revenir il puisqu'il nous fallait progresser suivre survivre arriver

*

J'étais aux premières loges.

J'étais là, aux premières loges du dernier jour des humains.

J'étais jeune alors. Je passais parfois. Proche de leurs histoires.

*

Je vois et j'entends les petits pas pressés du merle noir au bec jaune, il s'étonne de ce qui constitue le sol, il y est sensible mais il ne sait pas que ce sont des carreaux de terre cuite colorés et vernis qui ont été sciemment posés pour former le motif d'un labyrinthe. Il cherche entre les jointures une baie un insecte. Je ne sais pas s'il a remarqué les peintures qui s'étalent sur les deux versants de la pièce. Les corps dessinés sont immenses et tortueux, noueux comme les arbres des forêts du nord où le vent et le froid les tordent. Les nombreux animaux représentés s'échappent de la scène parfois, ils s'amuse, encadrent le cadre, dérapent et se chamaillent, relevant d'une patte un drapé ou un blason. Les tableaux s'enchainent et celui que j'aime a le fond noir de la guerre et de la ville en flammes. Le rouge de l'incendie de leurs maisons dévore le ciel obscurci de fumée, devant, le groupe se presse et se soutient. Ils fuient. Ils trébuchent, s'obstinent, ils tentent de se réfugier loin de la ville de Troie qui cède, loin du monde qui succombe, qui se meurt, loin de celui qui tombe, qu'ils ont fini par mettre à terre à force d'acharnement, qu'ils ont saccagé, là, de l'autre coté des murs du château. La fin qui les a rattrapés. L'effondrement.

Nous sommes les derniers, les habitants les résistants, nous sommes ceux qui glissent entre les vestiges, ceux qui persistent, les survivants, les derniers éléments.

Il fallait s'en douter.

Nous sommes tout ce qui reste.

Nous sommes les derniers.



Par ordre d'apparition dans le château d'Oiron :

Les pinsons du Nord (*fringilla montifrigilla*)

Le chevreuil (*apreolus capreolus*)

L'araignée commune (*tegenaria domestica*)

Le merle noir (*turdus merula*)

Le campagnol des champs (*microtus arvalis*)

Les pinsons du Nord (*fringilla montifrigilla*)

Le lièvre d'Europe (*Lepus europaeus*)

La buse variable (*buteo buteo*)

Remerciements à Laurence Hizette de l'association Groupe ornithologique des Deux-Sèvres (79) et à Jean-Michel Passerault, président de l'association, pour leurs précieux conseils.

Le titre, en hommage, est tiré d'un texte de Jacques Higelin :

*« Écrire des heures, comme possédé. Deux, trois, quatre versions du même texte. Six, sept, huit, pourquoi pas. Changer un mot, une virgule ; partir ailleurs. Pétrir encore. **La nuit, beaucoup.** Dans une chambre d'hôtel quelque part en province. Dans la bergerie du château d'Hérouville. Dans la cave devenue bureau d'une maison parisienne. À Pantin, dans l'abri de briques au fond du jardin. Au petit matin, des cahiers entiers emplis de mots, ou des feuilles volantes qui trouveront leur place dans des classeurs. Quelques fois, plusieurs classeurs sur un même thème. »*

Flâner entre les intervalles de Jacques Higelin